

APPEL AU GENRE HUMAIN,

PAR ANACHARSIS CLOOTS,

Représentant du Peuple sauveur.

La raison et moi nous sommes plus forts que tous les tyrans et tous les intrigans. Adresse aux Sans culottes bataves.

LE chef-d'œuvre de Pitt, l'ennemi du genre humain, ce sera de dépopulariser l'orateur du genre humain. On m'a traité non pas en ex-président des Jacobins, mais en ex-président des Feuillans, où je ne mis jamais les pieds ; on m'a traité non pas en révolutionnaire, mais en signataire ; moi qui ne mis la main au bas d'aucune pétition incivique.

Les plus fins scélérats de l'Europe ont eu l'art de circonvenir indirectement un homme incorruptible, et d'autant plus aisé à tromper qu'il vit isolé ; ils ont réveillé très-adroitement dans l'irascible Robespierre le souvenir de nos altercations sur la guerre avec l'Autriche. J'avois mon opinion là-dessus sans connoître aucun des champions. Je défie qui que ce soit, de m'avoir jamais vu parler à Brissot, Guadet, Gensonné, Vergniaux et compagnie, plus de trois semaines avant l'ouverture de la convention. Je ressemble aux nouveaux-nés qu'on baptise, car je n'ai connu mes prétendus parrains qu'après mon

prétendu baptême. Filleul ingrat, Cloots s'est toujours montré citoyen fidèle. J'ai vu Rolland pour la première fois de ma vie le 3 septembre; j'étois électeur de Paris depuis deux jours, et je me rendis chez le *vertueux* Ministre, de la part de ma section des Quatre-Nations. J'avois comme tout le monde, une haute idée de ce fourbe, avant de le connoître personnellement; et ce fut long-temps avant le 10 août, long-temps avant le 14 juillet, où l'on crioit par-tout : *Pétion ou la mort*; ce fut dans un de mes plus vigoureux chapitres contre la royauté, dans le temps où l'on couroit de grands risques en proférant le mot *République*, que je dis aux lecteurs, qu'il y avoit moyen de conserver un *conseil-exécutif* sans cour royale, ni liste civile. Ce *conseil*, disois-je, pourroit être présidé temporairement par un sexagénaire plébéien; et comme Roland venoit de publier sa fameuse *lettre au roi*, je citai au hasard le *vénérable Roland*. Si cette phrase fugitive est un *vote* criminel, il faudroit étrangler les plus chauds patriotes de *l'évêché* qui suèrent sang et eau, en faveur du candidat Brissot. Mon article républicain m'attira un déluge d'injures dans toutes les feuilles soudoyées, et nommément dans la *gazette universelle* à laquelle je n'ai jamais travaillé, mais où j'insérois des articles avant sa perversion, sur-tout à l'époque de ma première querelle avec Brissot, qui vouloit livrer nos colonies aux Anglois.

Mon dernier paragraphe dans cette gazette hermaphrodite fut une violente sortie contre Goltz, envoyé de Prusse. Pour le coup, messieurs les propriétaires craignant de perdre beaucoup d'abonnés, défendirent à leurs commis de jamais insérer une ligne du factieux Cloots. J'ignore s'il en a paru depuis, car dans certains momens critiques, ces *prudens* gazetiers prenoient à droite et à gauche

des morçeaux populaires. Le ministre vraiment *prussien* crut m'insulter en publiant qu'il n'avoit jamais vu ma figure. En effet, dix ans auparavant, Goltz dit à un voyageur de ma connoissance, qu'il n'ignoroit pas qu'un Cloots, mauvais sujet du roi, rouloit le monde sans permission; mais que par égard pour le célèbre philosophe Pauw, mon oncle, il ne m'envoyoit pas à Berlin, pieds et poings liés. Je me vengeai de toutes ces gentillesses, lorsque nous fûmes libres; jugez, citoyens, comme j'eus du plaisir à narguer révolutionnairement tous ces coquins de courtisans.

On dit que je suis un ci-devant noble : je ne m'en rappellois plus; mais un noble est un valet; or, je n'ai jamais servi personne. J'étois noble comme on est prêtre en ne disant pas la messe, comme on est catholique en refusant de faire sa première communion. Au reste, Lepelletier fut *marquis*, Ankarstroom fut *comte*, et qui pis est, *étranger* comme Brutus. Sa majesté le Genre-Humain dont le Peuple Français exerce les pouvoirs, est ma première pratique.

La haine de la Prusse, et l'amour de la Gaule, ma patrie, me firent faire de tout temps, des vœux pour la réunion de Clèves à la France (1). J'épou-

---

(1) Dans la diatribe de Camille Desmoulins qui a servi de canevas au discours de Robespierre, on annonce gravement au public que *Cloots est Prussien*. La remarque n'est pas neuve; tous les ennemis du peuple ont affecté de m'appeller le *Prussien Cloots*. « Je l'appelle *Prussien*, disoit Brissot dans son dernier libelle » contre la Montagne, non parce qu'il est né dans les » états du roi de Prusse, mais parce qu'il sert mer- » veilleusement bien Fréderic-Guillaume par ses actions

sai avec chaleur la *République universelle*, pour écraser les rois et les fédéralistes et pour obtenir au moins l'unité et l'indivisibilité de la Gaule jusqu'aux Bouches du Rhin, en deçà duquel je suis né onze années avant d'arriver à Paris, au collège du Plessis, rue St.-Jacques.

En attendant la réunion de tous les Gaulois,

„ et ses discours : aussi le roi Vandale lui laisse-t-il la „ jouissance de ses terres „. Oui, Brissot, comme nous t'avons laissé la jouissance de ta tête. Tout ce que je possède, est situé en France, grace à mes précautions républicaines, et à 25 millions de gardes-du-corps qui défendent ma vie et mes biens. J'observe que si Marat fût né une demie-lieue plus loin, il auroit été soi-disant *Prussien*. Quel beau mouvement oratoire pour l'hypocrite Roland, de s'écrier : "France, ô ma pa- „ trie ! deux *Prussiens* siègent à la Montagne, le *Prus-* „ *sien Cloots* et le *Prussien Marat* ". Et c'est Camille Desmoulins qui se rend l'écho des scélérats, après avoir fait mon éloge dans plusieurs brochures, l'éloge de celui qui le premier dechira le voile du plus inique des mystères, qui rompit en visière à la plus infernale des factions liberticides. Ce même Camille me dit lors de la publication de mon *manifeste* contre le Rolandisme tout-puissant : *Brave Anacharsis, tu sauves la patrie, tu recrutes la Montagne; nous étions perdus sans ton dévouement civique.* Je demande à mes collègues et à la société-mère, et au public; quel est donc mon crime depuis l'appel nominal sur l'affaire de l'Orient jusqu'au décret vengeur qui conduit les Brissotins à l'échaffaud ? Je suis toujours le même, je marche en ligne de bataille avec l'infaillible *sans-culotterie*. Tant pis pour ceux qui restent en arrière. On insulte étrangement le peuple avec certains sobriquets. Lorsque je votai pour Marat, en disant : *comme je ne suis pas complice de Dumouriez, je dis non* ; un homme d'état à son tour, s'écria : *comme je ne suis pas* Prussien, *je dis oui.*

j'ai placé en France tout ce que je possédois ailleurs, et mes biens et ma personne. Je ne suis ni riche ni pauvre. Les 100 mille écus de rente que me donne Robespierre, se reduisent à douze mille livres en biens nationaux, et en rentes sur la nation. J'ai preferé les orages de la révolution à mes espérances testamentaires et à l'asservissement de mes foyers paternels. J'ai lié mon existence physique et morale à celle de la valereuse *Sans-culotterie.* Je suis intéressé philosophiquement et pécuniairement au triomphe de la Gaule. Je partage avec tous les patriotes Belges et Bataves, Liégeois et Clévois, le desir, la fureur civique de chasser les Allemands, nos ennemis communs, au-delà du grand fleuve.

J'ignorois ce que vouloit Brissot en insistant sur la guerre; je voulois, moi, la destruction des émigres français, et des hordes autrichiennes et prussiennes qui menaçoient nos frontières, et qui nous auroient enlevé en une nuit toutes nos places fortes, si l'instinct national n'avoit pas preferé une guerre ouverte à une guerre sourde. Nous sommes eveillés et l'on nous trahit; comment ne nous auroit-on pas trahis, si, nous reposant sur la foi d'un pacte royal, nous avions décreté la paix? Nous avons reconnu la profondeur de l'abyme, la scéleratesse de Narbonne et de Capet, en voyant à peine trente mille hommes disponibles, et peu ou point de places tenables. Landau que nous presumions en bon etat de défense, on y entroit à cheval par la brêche.. Les regimens ennemis filoient à la sourdine vers les Pays-Bas, et nous étions pris dans notre lit sans notre impatience martiale. J'ai insisté sur la guerre d'Allemagne, comme j'insistai sur la création des assignats, sans m'embarrasser de l'opinion de Pierre ou Paul. Mon *discours* ja-

cobin en faveur des assignats fut relu avec le plus grand succès dans les 60 districts de Paris, au déplaisir de l'infâme *club* 89.

Quant à la guerre avec l'Espagne, j'ai été le seul à m'y opposer au comité diplomatique, où la faction anglaise prédominoit. Brissot, Kersaint, Guadet eurent beau vociférer contre le *prussien Cloots*, je démontrai sans réplique que cette mesure convenoit fort au Cabinet de Saint-James. Je fis tant de bruit qu'il n'en fut plus question en ma présence. Les Brissotins me planterent-là pour former leur comité de *défense générale* : et à mon insu Barère eut la foiblesse de se charger d'un *rapport* qui dût beaucoup réjouir M. Pitt. J'avois depuis quinze jours dans ma poche mon discours sur l'Espagne ; pour le prononcer quand l'occasion s'en présenteroit, lorsqu'un jour en allant à l'assemblée, j'appris que c'étoit une affaire finie, et très-brusquement.

Ce n'est pas que je veuille inculper Barère, nous avons tous des foiblesses à nous reprocher. Avant de connoître personnellement Marat, je ne savois trop que penser sur son compte, et lui même m'avoua qu'il avoit reçu de renseignens hasardés sur le mien. Te rappelle-tu Marat, lui disois-je, que dans ton affiche électorale, tu me gratifias de l'epithete de *mouchard berlinois* ? Il me répondit en propres termes : *mon fils, c'est comme cela qu'on apprend à se connoître ; je vois maintenant que tu es un bon enfant*. Je lui repliquai : *plus nous avancerons et moins nous broncherons*. Je fais mon apprentissage révolutionnaire avec le peuple, qui comme moi, se trompe quelquefois ; mais qui arrive infailliblement à bon port. J'ai cru au collége à l'infaillibilite du pape, je ne crois maintenant qu'à

celle du genre humain. Ceux qui me reprocheront mes anciennes erreurs religieuses et politiques mentiront à leur propre conscience ; ils calomnieront le peuple et ses meilleurs défenseurs. Le peuple veut qu'on l'éclaire et non pas qu'on le mene.

Quant à ceux qui à l'instar de tous les modérés, me font une querelle d'allemand sur mes principes latitudinaires ; je leur demande si nous avons promulgué les *droits de l'homme* ou simplement les *droits du français* ? Robespierre lui-même n'a-t-il pas refuté les prétendues considérations diplomatiques des constituans à Versailles, qui disoient d'un air effrayé que ce seroit faire la guerre à toute l'Europe, si nous faisions une déclaration des *droits de l'homme*, du véritable souverain. Robespierre m'a dit trois ou quatre fois, sur la montagne dont je ne suis jamais descendu : *Cloots, tu es le seul qui aies bien posé la question de la souveraineté.* En effet, Robespierre approuva hautement la constance de mon caractère universel, et dans sa *déclaration des droits*, il adopta formellement la souveraineté du genre humain (1). La raison

---

(1) Voici littéralement les expressions de l'homme incorruptible. (Voyez le texte imprimé l'hiver dernier, par ordre de la convention nationale) » En consé-
» quence, la convention nationale, *dit-il*, proclame
» à la face de l'univers, et sous les yeux du législa-
» teur immortel, la déclaration suivante des droits de
» l'homme et du citoyen. Articles 35. Les hommes
» de tous les pays sont freres, et les différens peuples
» doivent s'entr'aider selon leurs pouvoirs, comme
» les citoyens du même état. 36. Celui qui opprime
» une seule nation, se déclare l'ennemi de toutes.
» 37. Ceux qui font la guerre à un peuple pour arrêter
» les progrès de la liberté et anéantir les droits de l'hom-

écrase le royalisme et le fédéralisme : comment la raison universelle seroit-elle un guide suspect ? Ne soyons pas pusillanimes, ne craignons pas de manquer d'alliés après le châtiment de Lyon, de Toulon, de la Vendée. Rétablissons nos anciennes limites gauloises, et nous aurons plus d'amis qu'aucun monarque n'eût jamais d'ennemis. Soyons forts, fermes et conséquens ; soyons unis, et la désunion se mettra parmi les brigands couronnés. Faisons une guerre courte et bonne, pour jouir d'une paix inaltérable.

Quant à la religion, je la crois très-nuisible à notre propagande humaine. Le clergé constitutionnel est en horreur au clergé papiste. Les Belges s'accoutumeront bien mieux à nous voir sans croix et sans rois, que si nous leur faisions payer une messe hérétique. L'existence du roi-dieu est une spéculation métaphysique dont un peuple libre et laborieux ne s'embarrassera guères. Je suis ferré à glace sur cette matière ; j'en parlerai plus longuement la décade suivante.

Dois-je répondre à l'inculpation d'avoir marché sur les traces glorieuses de mes collègues Dumont,

---

» me, doivent être poursuivis par-tout, non comme » des ennemis ordinaires ; mais comme des assassins et » comme des brigands rébelles. 38. Les rois, les aris- » tocrates, les tyrans, quels qu'ils soient, sont des » esclaves révoltés contre le souverain de la terre, » qui est le genre humain, et contre le législateur de l'u- » nivers, qui est la NATURE ».

Mon disciple Robespierre oublie lestement les leçons de son professeur en philosophie politique et religieuse. J'en appelle du Robespierre actuel au Robespierre passé ; en lui observant qu'on ne se joue pas impunément de la vérité chez un peuple libre, dont la sagacité est le salut de l'homme candide.

Laignelot, Lequinio, Isoré, Couthon, Fouché, la Planche, Dartigoite, et tant d'autres athlètes, en invitant tout naturellement et très-civiquement mon ami Gobet, le patriarche des Gaules, le pape de la France, à se joindre au département et à la municipalité de Paris, qui se proposoient de consacrer aussi un temple à la raison? Nous avons eu la sagesse d'attendre le signal de la France et non pas de donner le signal régénérateur: remarquez bien cette différence. On a eu l'astuce d'envenimer mes démarches les plus simples et de m'envelopper imaginairement dans des trames énigmatiques sous lesquelles Pitt a voulu m'étouffer.

Si je pèche, c'est par trop de franchise et de naïveté; aussi Marat me disoit quelquefois; *tu es une foutue bête.* Effectivement, si mes principes sont universels, mes talens ne le sont pas; si mon caractère est âpre en révolution, mon cœur s'attendrit par distraction. Voici donc mon gros péché à l'égard d'une famille nombreuse qui guida et consola mon enfance, dans les dégoûts d'un collége, éloigné de mes parens. Je ne sais qu'elle douce réminiscence de mon jeune âge vint frapper mon imagination, quand on m'apprit que les Vandenyver étoient arrêtés; on me conjura d'oublier leurs torts envers moi, relativement à des disputes sur la religion et la politique. Je ne suis pas rancunier et je ne les croyois pas contre-révolutionnaires, machinateurs. J'allai donc m'informer au comité de la cause de leur arrestation? La dénonciation parut vague, et ils sortirent sous la responsabilité de deux gardes. Leur seconde arrestation n'eut point de suite, en vertu d'un décret de la convention, relatif aux banquiers en général. Vient enfin le dernier écrou: je pris des informations; on me dit que cette fois-ci la chose est sérieuse; je n'in-

sistai pas davantage ; je ne voulus plus en entendre parler ; je fermai ma porte à tous les sollicitateurs et sollicitateuses. J'étois furieux d'avoir été foible un moment ; si c'est-là toutefois un crime, je prie le plus déterminé patriote de mettre la main sur sa conscience et de me jetter la première pierre. En attendant profitons de cette leçon pour n'ouvrir notre cœur à la pitié qu'après le parachévement de la plus sublime des révolutions (1).

---

(1). Voici le procès-verbal de mon épuration à la tribune populaire : *Dem.* Ton nom ? *Rep.* Anacharsis-Cloots. *D.* Le lieu de ta naissance ? *R.* Clèves, dans le département futur du Rhin et Meuse. Voilà pour ma naissance physique ; quant à mon berceau moral, c'est l'université de Paris, où je suis venu à l'âge de onze ans ; or, j'en ai trente-huit ; il y a donc vingt-sept ans que je suis parisien. *D.* Que faisois-tu avant la révolution ? *R.* J'étois homme libre, indépendant, cosmopolite, citoyen de l'univers ; j'étois en horreur aux maîtres de la terre et du ciel. *D.* Et depuis la révolution ? *R.* Législateur. *D.* Depuis quand Jacobin ? *R.* Depuis l'an 1789. *D.* Comment as-tu voté à la Convention ? *R.* Dans le sens de la Montagne.

Le président consulte la société et les tribunes. Un sociétaire se lève, et dit : J'aime beaucoup Anacharsis, j'ai la plus haute idée de son civisme ; mais je voudrois m'éclaircir sur ses liaisons avec les Vandenyver. Je suis un peu *mouchard* de mon métier. *R.* Citoyen, nous faisons le même métier, car je suis *espion des Sans-culottes*. Les Vandenyver étoient mes banquiers, il me falloit un correspondant pour payer ma pension au collège. J'ai conservé les mêmes relations dans le courant de mes voyages ; ils touchoient mes rentes sur l'*Hôtel-de-Ville*. Des contestations religieuses et politiques interrompirent nos rapports de société. Je ne les voyois que très-rarement pour mes propres affaires, lorsque

L'orateur du genre humain doit être plus circonspect que tout autre révolutionnaire ; mes plus puissans ennemis ne sont pas en France. Je ne doute

---

j'appris leur première arrestation. J'aurois juré qu'ils n'étoient pas criminels, car il y a de la différence entre un modéré, un peureux, un dévot et un coupable de lèze-nation. Je m'informai de l'objet de la dénonciation, où il n'étoit pas plus question de la Dubarry que de la Vierge Marie. Les deux autres arrestations m'auroient paru aussi insignifiantes que la première, si mes collègues du comité de sûreté générale ne m'avoient pas désabusé.

Confondre toutes les époques et commenter malignement toutes les expressions, c'est la méthode du cardinal de Richelieu, qui ne vouloit que deux lignes en ouvrant un livre, pour faire pendre l'auteur *très-légalement.* Autant vous en pend à l'oreille, mes camarades.

Le *Roman* de Robespierre me fait d'autant plus d'honneur, que la parole m'a été refusée artificieusement, et par un tour de passe-passe. Cette injustice, *préparée d'avance*, a été sentie par les tribunes. Je sortis avec cet air calme de l'innocence opprimée : un morne silence régna dans la salle ; aucune huée n'aggrava mon malheur. Je rendis la carte que j'avois à ma boutonnière, mais on ne m'arrachera qu'avec la vie l'empreinte jacobine gravée dans mon cœur. La tuile qui me tomba sur la tête ne m'a pas abattu. Les Jacobins eux-mêmes sont mes chirurgiens : les plus ardens démocrates sont mes consolateurs.

Des idées singulières me vinrent à l'esprit pendant que Robespierre parloit comme Mahomet. Est-ce bien de moi qu'il parle ? J'éprouvai le même doute que le fameux circoncis *Baltazar Orobio*, plongé dans les cachots de l'inquisition à Valladolid ; il s'interpelloit lui-même : *Orobio, est-ce toi ? Non, je ne suis pas moi.*

Ma faute capitale, la cause de tous mes malheurs, je m'en confesse sincèrement, c'est d'aimer trop le genre

pas un instant que ce ne soit la maudite faction étrangère des *pacificateurs - plâtriers* qui suscite contre moi l'horrible tourmente qui encombre ma

---

humain, et pas assez les *cliques* et les *personnages*. Beaucoup de têtes étroites ressemblent au locataire d'un appartement qui diroit à son propriétaire : *Tu n'aimes pas ma chambre, car tu n'aimes que ta maison.* France ou Gaule, tu seras heureuse lorsque tu seras guérie enfin des *individus* : sois libre, et moque-toi des *joueurs de rôle*. Je ne désespère de rien ; déjà les choux et les raves remplacent les saints de notre calendrier.

Après le *discours* de Robespierre, je ne suis plus étonné du succès des *dictateurs*, avant l'invention de l'imprimerie. Ce *discours* m'eût hissé deux ans plutôt à la *lanterne* ; il n'est pas très-dangereux a l'époque de la *Sans-culotterie* organisée. Robespierre m'eût tué à Venise ou à la Mecque, mais il n'a fait que m'égratigner à Paris. Les *Sans-culottes* ne sont pas des sénateurs, ni des idolâtres ; ils n'ont aucun intérêt à tromper ni à être trompés. Ma dernière aventure augmente l'énergie de mes sentimens démocratiques. Un vrai républicain est optimiste, il est heureux du bonheur de ses semblables ; il aime le gros bon sens des groupes, et la grosse joie des porcherons. Plus le sol de la liberté s'étendra, et plus la potence des tyrans s'éloignera de mon domicile. Pendu en effigie, en Allemagne, les armées de la ligue marchent avec l'instrument de mon supplice, comme nos armées patriotiques marchent avec la sainte guillotine. Je défie aucun français, *né natif*, de se réjouir plus que moi d'une bataille gagnée. Si, durant la guerre de l'Amérique, je tressaillois d'aise en apprenant la défaite des Bourgoyne et des Cornwallis, comment ne dois-je pas prendre un vif intérêt à la loterie révolutionnaire, où j'ai mis corps et biens, gloire et affection. Je préfère la république européenne à la république française, et la république universelle à celle de l'europe, parce que je suis homme, parce

carrière sacrée. Je sortirai sain et sauf de ce guet-à-pend ; je remonterai au capitole, j'en atteste mes victoires sur toutes les factions anti-populaires. Les hommes trompés ouvriront les yeux et les trompeurs seront démasqués. Aristocrates de tous les ramages, votre joie ne sera pas longue, le coup-de-pied de la fable ne m'atteindra point.

Citoyens, faites attention que les agens des rois veulent une paix momentanée, et moi je veux la paix perpétuelle. Songez qu'une paix *plâtrée* mène les pacificateurs à la dictature et le peuple au tombeau. Chaque fois que je prononçois une harangue aux jacobins, sur la nécessité d'émanciper nos Belges et nos Clévois, vous entendiez les Pereira, les Desfieux, les Tachereau se refuser à l'impression, sous des prétextes frivoles (1). L'Autrichien Proli, qui se donnoit effrontément pour mon cousin et que je

---

que le meilleur m'est assez bon. L'abbé de Saint Pierre n'a pas été pendu pour son aristocratie universelle, je ne serai pas guillotiné pour ma démocratie universelle. Le fédéralisme monstrueux et zizanique de l'abbé rêveur, est l'antipode de l'unité et de l'indivisibilité nécessairement pacifique d'Anacharsis-Cloots. Les ambitieux regimbent contre mon systême ; ils aiment mieux vivre aux dépens des cultivateurs, et faire bande à part, que de manger à la gamelle avec nous, dans nos granges nourricières.

(1) Une anecdote, si-non curieuse, mais qui donne à penser, c'est que les aigrefins Desfieux et Tachereau, n'ayant pu parer le coup terrible porté aux agens des puissances étrangères, par mon *Adresse aux Sans-culottes Bataves*, ouvrage qui détruisit, en une heure, le fruit de trois mois d'intrigues laborieuses. Ils s'agitèrent en tout sens ; ils coururent par monts et par vaux pour

n'ai jamais vu que dans la rue, dit un jour à Gaillard le Jacobin, qu'il seroit convenable de faire la paix en renonçant à la Belgique. Quiconque prêche une

---

annuler l'arrêté des Jacobins. Tachereau, qui prétendoit avoir *Robespierre dans sa manche*, somma les imprimeurs, de la part, disoit il, du comité de salut public, de cesser leur travail. Heureusement que je fus averti à temps et que les bons esprits l'emportèrent sur l'esprit malin.

Le succès prodigieux de ma tyrannifuge *Adresse* en Brabant et en Hollande, la rage du Stadhouder et de ses valets; les persécutions suscitées aux patriotes qui me traduisirent et me répandirent avec profusion : les témoignages publics de la gratitude de toutes les victimes de la tyrannie Autrichienne et Prussienne; en faut-il davantage pour juger entre la cabale et moi?

Le régicide Anacharsis sera un agent du roi de Prusse, quand il vous dira le contraire de ce qu'il n'a cessé de vous prêcher depuis le commencement du monde régénéré. Je voudrois que l'*Empire de Charlemagne* fût une *République Sans-culottide*; et pour y arriver, il importe que le Rhin soit à nous avant les préliminaires de la paix. Or, ce n'est pas en faisant un désert de la Belgique, ce n'est pas en abandonnant les Belges aux fédéralistes, ou à leurs vice-rois du danube et de la Sprée, que nous ferons rien qui vaille. Pour entrer dans ce désert, nous aurions à traverser une Vendée inexpugnable; et ce désert en exigeroit un autre au-delà du fleuve; car sans cela, les Allemands rentreroient bientôt dans la Gaule, à moins que nous ne détournions le Rhin vers les fossés de Lille et de Saint-Omer. Un peu de géographie, mes amis, un peu de géographie, et vous reconnoîtrez, qui de Cloots ou de Tachereau est l'Emissaire des rois coalisés. Relisez mon *Adresse* fatale, et vous serez convaincus que Pitt et Kaunitz, le marquis de Brandebourg et sa sœur l'Orangienne, doivent remuer ciel et terre pour que l'auteur élu président des jacobins, ne monte pas

pareille doctrine, est un fripon ou un sot. C'est pour faire prévaloir ce système liberticide qu'on a commis mille horreurs à Menin et à Furnes, et je ne conçois pas comment Robespierre me fait un reproche de l'avis fraternel que je donnai au comité de salut public, pour prévenir les suites incalculables de l'armement des paysans au désespoir. *Frappez les administrateurs feuillans*, ai-je dit et imprimé, *et tous les administrés seront jacobins*. Mais n'arrachez pas les langes aux enfans des malheureuses Gauloises, qui souffrent assez sous la verge des Allemands. Faites une expédition en grand et vous éviterez les horreurs intermittentes de la guerre de poste.

Il y a plusieurs personnages derrière la toile qui détestent l'intégrité de mes principes politiques et moraux. Les malversateurs, les hommes à projets perfides redoutent mon indépendance philosophique. Je suis seul contre mille coquins ; je ne veux pas de secte, je m'identifie avec la sans-culotterie indivisible. Si je portois un masque, les gens masqués me feroient bon accueil, nous nous entendrions ensemble comme larrons en foire. Nos bals seroient brillans, mais le peuple payeroit les violons ; mais il faut savoir dissimuler pour bien danser à

---

au fauteuil de la convention nationale. Que la Gaule soit libre et tout ira de soi-même, et je me moque du reste ; je ne fais plus une panse d'a. Les côteaux du district de Crépi seront les dortoirs de ma vieillesse bienheureuse. Je raconterai à mes petits-neveux rustiques, et à mes voisins agrestes les hauts-faits des fondateurs de la République. Mais avant tout, faisons la chasse aux bêtes féroces; si nous ne pouvons pas en délivrer l'univers, au moins qu'il n'en reste point en deçà du Rhin.

ces bals là. La vocation du coquinisme me manque. Une vérité quelconque ne se présente pas à mon esprit, sans que le besoin de la publier sur les toits, ne s'empare de mon ame. Mes amis du café Procope se rappelleront que sous l'ancien régime, chaque fois que j'entrois au café, on me disoit : *Vous êtes heureux de n'avoir pas été embastillé hier au soir*. Ce n'est pas que j'aimasse l'incarcération plus qu'un autre, mais c'étoit plus fort que moi, la nature m'emportoit, et je voulois conserver ma devise très-remarquable dans ce temps-là : *veritas atque libertas*. Jean-Jacques Rousseau, mon voisin dans la rue plâtrière, me répéta que cette devise lui plaisoit autant que la sienne : *Vitam impendere vero* Avec un pareil caractère, je devois me jetter à corps perdu dans la révolution ; je devois me tromper sur les personnes et jamais sur les principes ; je devois éprouver toutes les oscillations du navire où je suis embarqué ; ce navire se nomme *Le Sans-Culotte*.

Mes chers montagnards n'oublieront pas que je m'apperçus de très-bonne-heure de l'hypocrisie rolandine, et que je n'eus rien de plus pressé que de mettre le public dans la confidence de mes quatre repas (1). Je fus le premier à rendre la voix aux

---

(1). On ne sauroit croire combien les *dîners en ville* sont utiles à un observateur qui a de quoi dîner. Peut-être qu'en menant une vie plus sédentaire, j'aurois été, avec ma bonne foi native, la déplorable dupe des *vertueux*, des *héros* et des *honnêtes gens*. La sainte colère de Roland contre le bon diable Danton, me fit faire plus d'une réflexion féconde. ainsi que la dispute de Lameth avec Robespierre. assis à côté de moi. à table, chez ce spadassin, que sa *fameuse égratignure*

Danton et aux Robespierre, qui ne s'énonçoient

---

m'avoit fait connoître personnellement et populairement. Je dis à Massieu : *me voilà devenu bien savant entre la soupe et le café.* Je ne remis plus les pieds dans cette maison : Massieu suivit mon exemple en confirmant mes conjectures. Je n'étois encore alors qu'un écolier en révolution. Les Jacobins ont entendu ma confession, en novembre 1792, dans un écrit, intitulé : *A mon tour la parole*, dont la société ordonna l'impression, et l'envoi aux sociétés affiliées, sous la présidence du martyr St. Fargeau : « J'ai pu, disois je, » me tromper dans un rude apprentissage de quatre » années. On me reprochera des erreurs suivies d'un » prompt retour à la lumière. La délivrance du monde » a toujours été mon but. J'ai pu broncher, mais je ne » suis jamais tombé. Mon noviciat est fini ; je suis » maintenant dans la voie du salut, sur le grand chemin » de la *Sans-culotterie*, sans laquelle il n'y a ni pro- « priété, ni sûreté, ni liberté. Je ne veux être ni le » complice des *Brissotins*, ni le compagnon de leur » infortune prochaine. Je poursuivrai tous les scélérats » jusqu'au Monomotapa, ils ne m'échapperont point, » lorsque les criminels se trouveront par-tout dans le » centre de l'empire. »

Et quel mortel ne se trompe point ? Robespierre lui-même ne s'est-il pas opposé à la levée en masse ? Ne m'a-t-il pas dit, à l'Assemblée, que la réquisition est une folie, que nous n'avons que trop de soldats sur les frontières ? Cela ne m'a pas empêché de réunir tous les suffrages aux Jacobins qui firent imprimer ma *Croisade Civique*. Je dis *tous* les suffrages, car mes implacables ennemis, tels que l'honnête et sublime diplomate Tachereau et sa bande étoient des loups dans la bergerie.

La dent du loup et la tête du serpent se briseront contre mon pectoral à toute épreuve : je suis révolutionnaire comme le peuple qui hésite quelquefois, mais qui ne retrograde jamais.

sur Marat, que par des circonlocutions très-prudentes. Je ranimai les jacobins frappés d'une telle stupeur, qu'ils mirent un jour aux voix l'expulsion de Marat. Ma brochure adroitement intitulée : *Ni Marat ni Roland*, fut un coup décisif. La Société-mere en donna une nouvelle édition ; toute la montagne en parla avec enthousiasme. Jambon St. André me dit que les sociétés anti-girondines en avoient ordonné la réimpression et l'envoi dans leurs arrondissemens respectifs. La vérité me mit sous le couteau de la faction triomphante. On me chassa des sallons, et l'on m'embrassa dans les groupes Brissot, Guadet, Kersaint délibérèrent devant moi, pour savoir s'il ne seroit pas urgent d'assommer un scélérat de *prussien*. Mais l'avis de me perdre dans l'opinion publique prévalut. La guerre des pamphlets dura jusqu'à la fin du mois de mai, et je fis un feu bien nourri contre les diatribes Rolando - Brissotines. La nation fut mise à contribution pour calomnier Anacharsis - Cloots, de l'aveu même de Roland dans son dernier compte financier. Presque tous les journaux étoient abominables, et sans la tribune des Jacobins, j'étois écrasé, malgré mes veilles et mes sacrifices pécuniaires.

Chaque faction qui s'élévera contre-moi sera toujours sûre de l'appui de tous les coupe-jarets de l'Europe. Citoyens, les tyrans ne savent plus à quel saint se vouer ; ils veulent nous détruire les uns par les autres, c'est à nous de leur donner le change. Faisons le contraire de ce qu'ils désirent, et nous les déjouerons complettement. Si les royalistes ou les fédéralistes conservent la Belgique, tout est gagné pour eux ; si nous délivrons le Rhin et l'Escaut, les *droits de l'homme* font le tour du

monde, sans tirer un coup de fusil. Cela vaut sans doute la peine de répandre les écus et les calomnies à pleines mains parmi nous. Le sort de l'univers dépend de l'opinion bien ou mal dirigée.

Jamais le monde n'aura vu un développement semblable au nôtre, à l'ouverture de la campagne prochaine. Louis XIV étoit un pigmée à côté du *Peuple-Homme*, qui en secouant le joug des Goths, des Francs et des Vandales, assure au Genre Humain la propriété du globe. Les Français sont émigrés et guillotinés. Les Gaulois sont devenus hommes en écrasant leurs conquérans sous les ruines de la Bastille. C'est en partant d'un principe aussi grandiose, que j'écouterai en souriant, le reproche qu'on me feroit de refuser le titre de citoyen *français*. C'est avec mes principes salutaires que je me consolerai de l'injustice des uns et de la prévention des autres. Je n'abjurerai jamais une philantropie qui consolide les fondemens de la liberté et de l'egalité. Je travaillerai pour la chose publique, dussé-je tomber malade de fatigue et de chagrin, comme au printemps dernier. Le tocsin du 31 me rendit à la vie. Je gueris au bruit de nos triomphes. Je fus atteint de la fievre peu de temps apres avoir exposé à la tribune de la Convention. mes *Bases constitutionnelles de la république du genre humain*, ouvrage dedié à la postérite et que la *montagne* accueillit avec transport, et que le *marais* reçut avec des huées contre-révolutionnaires. C'est le lendemain de mon *discours* prophétique aux Jacobins, intitulé *Le canon d'alarme*, que je sentis les premiers symptômes d'une maladie bilieuse qui dura six semaines. Plusieurs de mes collègues m'ont vu entre la vie et la mort. Rien de plus naturel que mon silence *mistérieux de deux mois*. C'eut été une sin-

123

gulière tactique de braver sans crainte les puissances infernales au milieu de la tempête, et de me taire par poltronerie après le danger. Je dis à mes amis le 2 juin : je mourrai content, car mes *bases constitutionnelles* sont sanctionnées par le tocsin de la raison. Jamais carillon flamand ne sonna plus harmonieusement à mes oreilles insurgentes.

Je laisse au public, à la raison pure en sans tache, de prononcer entre mes ennemis et moi. Tous les citoyens qui m'ont vu et qui me voyent, vous diront si j'ai la tournure et les allures d'un intriguant, d'un fourbe, d'un tartuffe. Ma religion ne seroit pas celle de la nature, si je voulois en imposer aux enfans de la nature : j'appellerois à mon aide le dieu des superbes, si j'avois des intentions obliques ; j'encenserois l'idole du jour, si j'étois un fauteur de l'esclavage. Je n'ai recours à aucun prestige religieux. Ma profession de foi est aussi rassurante pour le patriote que terrible pour les scélérats : JE CROIS A L'INFAILLIBILITÉ DU PEUPLE.

ANACHARSIS-CLOOTS,
Cultivateur et Député du Département de l'Oise.

PARIS, Frimaire, l'an deuxième de la République, une, indivisible, impérissable.